

« Déshonorons la guerre »

A l'occasion du 91^e anniversaire de la commémoration du 11-Novembre, Centre Presse consacre deux pages aux soldats du Front, en publiant des courriers que ces derniers envoyaient à leurs proches. Malgré les soins que prenaient les soldats à ne pas inquiéter leurs familles, toutes ces correspondances dénoncent les massacres, les fusillades, les champs de carnage, les destructions et les pillages des maisons, la mort partout inutile... Ces lettres bouleversantes qui témoignent de la véritable situation du Front, accusent à elles seules les supercheries et les mensonges des communiqués militaires et des services de l'Etat de cette époque.

Outre l'émouvant poème de Victor Hugo et les articles sans équivoque de Guy de Maupassant ou de Claude Confortès, les textes qui suivent sont extraits de Paroles de Poilus, Lettres et carnets du front 1914-1918, parus aux éditions Librio, en 2000, sous la direction de Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume.

Par ailleurs, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de Victor Hugo, Claude Confortès avait lu la pièce « Déshonorons la guerre », lors du Festival d'Avignon, en 2002.

ERIC GUILLOT

Déshonorons la guerre

Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée ; la guerre est mise en accusation.

La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution ;

que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut être

la circonstance atténuante ;

que si violer est une honte, envahir ne saurait être une gloire.

Ah ! Proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre.

Non, la gloire sanglante n'existe pas.

Non, ce n'est pas bon et ce n'est pas utile de faire des cadavres.

Non, il ne se peut pas que la vie travaille pour la mort.

Non, ô mères, qui m'entourez, il ne se peut pas que la guerre,

cette voleuse, continue à vous prendre vos enfants.

Non, il ne se peut pas que la femme enfante dans la douleur,

que les hommes naissent, que les peuples labourent et sèment,

que le paysan fertilise les champs et que l'ouvrier féconde les villes

que les penseurs méditent, que l'industriel fasse des merveilles

que le génie fasse des prodiges, que la vaste activité humaine multiplie

en présence du ciel étoilé, les efforts et les créations,

pour aboutir à cette épouvantable

exposition internationale qu'on appelle un champ de bataille.

VICTOR HUGO

Pourquoi me tuez-vous ?

Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait le droit de me tuer parce qu'il demeure au-delà de l'eau et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui ?

- Pourquoi me tuez-vous ?

- Et pourquoi, ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte. Mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

BLAISE PASCAL

Le mal de guerre

Y a-t-il une force secrète qui transforme l'être humain en bête sauvage, la civilisation en barbarie, la lumière en ténèbres ? Dans notre société hyper-médiatisée, la frayeur de la mort est-elle si intense ? Frappe-t-elle si durement l'homme qu'il en arrive, aveuglé par la peur, à commettre les pires atrocités, à perdre tous ses repères vitaux et en particulier le sens sacré de l'amour du prochain : première des vérités premières, premier des dix Commandements : Tu ne tueras point.

La violence est partout. Le « mal de guerre » semble frapper l'humanité hébétée : guerre civile, militaire, mondiale, économique, politique, religieuse, ethnique, visible, invisible. Tuer, tuer, tuer sans relâche. La folie guerrière s'amplifie chaque jour en cette aube du troisième millénaire. Semeuse d'effroi perpétuel, elle conduit les peuples à la boucherie, au désespoir, à l'exode, à l'anéantissement.

Cette aberration triomphante est soutenue par ceux auxquels le crime profite, les industriels de la « défense » : le trafic d'armes est l'une des sources les plus juteuses de dollars, avec la drogue et la prostitution. Il n'est pas interdit de penser que cette furie destructrice ne se transforme, un soir de fin de monde, en un suicide collectif, universel, suite au déclenchement hystérique de bombardements atomiques, d'explosions de centrales nucléaires périmées, d'empoisonnements transcontinentaux de l'air et des eaux, d'épidémies galopantes et d'irradiation planétaire généralisée. Ce sera la fin de l'espèce humaine. La terre entière deviendra un astre mort.

CLAUDE CONFORTÈS

Extrait de « La Plaie, dialogue d'un Homme avec sa Plaie »
Editions Dumerchez (Creil, 1998)

Mon camarade Bilien Sébastien ai more

Le 6 octobre 1915,

je vai vou doné un peu de mais novèl que je me porte toujou trèbien pour le moman je vou di que jais resu votre letre a vec un mabda de 10 fran et pui je vou di que vou a vé mal qompri maletre qar je ne sui pablés les autre ont eu du mal mais moi jais pas eu du mal cher feme je vais vou dire que mon camarade Bilien Sébastien ai more il ai tué par un cou de canon il ai tisi toupré de moi a 4 metre vou pou vé dir a sais paran sai trite sais son tour au joudui et a d'autre demin nou some tou les jour au feu de pui 10 jour sans dormire je vous di au si que le Pape Frasiobi porte bien toujour doné novèl a sa feme au cher feme la gaire est trit jai fini an vou an brasan de loin a vec mais deupeti anfan ne vous faitpa trop de bil a vec moi toujour plin de Courage.

JACQUE

(Retranscrit tel quel)



Fusillé

Le caporal Henri Floch était greffier de la justice à Breteuil. Réhabilité le 29 janvier 1921, Henri est l'un des « Martyrs de Vingré ».

« Ma bien chère Lucie,

Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé. Voici pourquoi :

Le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissons la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands. J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi. Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra, et ce qu'il y a dedans. Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embarras dans lequel je vais te mettre... Ma petite Lucie, encore une fois pardon... Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la vie sauve. C'est la fatalité. Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.

HENRI FLOCH

Je pue la charogne des macchabées

Le capitaine adjudant-major Georges Gallois était un inspecteur de la police parisienne avant la guerre. Il avait vingt-neuf ans en 1914. Mobilisé au 221^e régiment d'infanterie, il ne retrouva son épouse et sa fille née en février 1914 qu'à l'âge de trente-trois ans. Il survivra à la guerre mais sera tué le 25 juin 1944, lors du mitraillage d'un train par des avions alliés en Seine-et-Marne.

Verdun, le 15 juillet 1916, à 4 heures du soir.

Mes chers parents,

Je suis encore vivant et en bonne santé, pas même blessé alors que tous mes camarades sont tombés morts, ou blessés aux mains des Boches qui nous ont fait souffrir les mille horreurs, liquides enflammés, gaz lacrymogènes - gaz suffocants - asphyxiants, attaques...

Ah ! Grand dieu, ici c'est seulement la guerre.

Je suis redescendu de première ligne ce matin. Je ne suis qu'un bloc de boue et j'ai dû faire racler mes vêtements avec un couteau car je ne pouvais plus me traîner, la boue collant mes pans de capote après mes jambes... J'ai eu soif... pas faim... J'ai connu l'horreur de l'attente de la mort sous un tir de barrage inouï... Je tombe de fatigue... Je vais me coucher, au repos dans un village à l'arrière où cela cogne cependant, dix nuits que je passe en première ligne.

Demain les autos emmènent le reste de mon régiment pour le reformer à l'arrière, je ne sais pas encore où. J'ai reçu à mon retour ici vos lettres et mon colis. J'ai compris la combinaison proposée par le Cheu. Merci. J'ai sommeil, je suis plein de poux, je pue la charogne des macchabées. Je vous écrirai dès que je vais pouvoir. Soyez donc tranquilles. J'espère que le gros coup pour nous a été donné.

Bonne santé, et je vous embrasse bien affectueusement.

GEORGES

Ne m'envoyez plus de colis.



Champ de carnage

René Jacob a été tué à Verdun en 1916. Il était fils de charron et lui-même boulanger à Bussy-sur-Orthe dans l'Yonne. Il laissait derrière lui sa femme Lucie et trois enfants dont l'aînée avait huit ans.

1915

Comment décrire ? Quels mots prendre ? Tout à l'heure nous avons traversé Meaux, encore figé dans l'immobilité et le silence, Meaux avec ses bateaux-lavoirs coulés dans la Marne et son pont détruit. Puis nous avons pris la route de Soissons et gravi la côte qui nous élevait sur le plateau du nord... Et alors, subitement, comme si un rideau de théâtre s'était levé devant nous le champ de bataille nous est apparu dans toute son horreur.

Des cadavres allemands, ici, sur le bord de la route, là dans les ravins et les champs, des cadavres noirâtres, verdâtres, décomposés, autour desquels sous le soleil de septembre, bourdonnent des essaims de mouches ; des cadavres d'hommes qui ont gardé des pauses étranges, les genoux pliés en l'air ou le bras appuyé au talus de la tranchée ; des cadavres de chevaux, plus douloureux encore que des cadavres d'hommes, avec des entrailles répandues sur le sol ; des cadavres qu'on recouvre de chaux ou de pierre, de terre ou de sable, et qu'on calcine ou qu'on enterre. Une odeur effroyable, une odeur de charnier, monte de toute cette pourriture. Elle nous prend à la gorge, et pendant quatre heures ne nous abandonnera pas. Au moment où je trace ces lignes je la sens encore éparse autour de moi qui me fait chavirer le cœur. En vain le vent soufflant en rafales sur la plaine s'efforçait-il de balayer tout cela : il arrivait à chasser les tourbillons de fumée qui s'élevaient de tous ces tas brûlants ; mais il n'arrivait pas à chasser l'odeur de la mort. « Champ de bataille » ai-je dit plus haut. Non, pas champ de bataille, mais champ de carnage. Car les cadavres ce n'est rien. En ce moment, j'ai déjà oublié leurs centaines de figures grimaçantes et leurs attitudes contorsionnées. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la ruine des choses, c'est le saccage abominable des chaumières, c'est le pillage des maisons...

RENÉ JACOB

Pourquoi tout ce massacre ?

Etienne Tanty était le fils d'un professeur d'espagnol qui était également bibliothécaire au lycée Hoche à Versailles. En 1914, Etienne a vingt-quatre ans. Philosophe de formation, il avait raté de peu l'oral de l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm un an plus tôt. Il était déjà sous les drapeaux lorsque son service militaire déboucha sur la guerre. Il appartenait au 129^e régiment d'infanterie et fut blessé le 25 septembre 1915 à Neuville-Saint-Vaast. Soigné pendant six mois, il fut renvoyé au front et fut fait prisonnier à Tahure le 21 mars 1918. Il fut libéré de son camp de prisonniers et rapatrié le 15 décembre 1918, puis démobilisé le 8 août 1919. Etienne Tanty était caporal à la fin de la guerre. Il devint ensuite professeur de lettres et de latin. Après six mois de guerre, Etienne Tanty dresse un bilan d'une guerre dont les Français étaient bien les seuls à avoir pu penser qu'elle serait courte : dès 1914, les Anglais avaient prévu que la guerre serait coûteuse en hommes et en moyens, et qu'elle durerait au moins trois ans.

Jeudi 28 janvier 1915

J'erre toujours aussi incapable d'écrire. J'ai eu hier matin votre lettre du 23 et j'ai mis une enveloppe hier soir. Il gèle épouvantablement ce matin, sans que j'arrive à me réchauffer les doigts. S'il n'y avait encore que les doigts de gelés ; mais le bonhomme ne vaut guère mieux, et le cafard est pire que la gelée.

Car n'est-ce pas, j'ai le cafard, vous vous en doutez, et je désespère de le chasser. Il y a de quoi, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il passera ; la perspective de retourner ce soir dans le vieux secteur du bois carré, et de reprendre la vie souterraine, nocturne et marécageuse n'étant pas pour le dissiper. Voilà six mois bientôt que ça dure, six mois, une demi-année qu'on traîne entre vie et mort, jour et nuit, cette misérable existence qui n'a plus rien d'humain ; six mois, et il n'y a encore rien de fait, aucun espoir ; six mois qu'on a quitté le fort, et l'on est un peu moins avancé qu'au lendemain du Châtelet. Tout est à recommencer. Tout cela n'a été qu'un prélude, nous n'en sommes donc encore qu'au prologue de la tragédie dont le premier acte commencera au printemps. Alors, les canons seront prêts et dans l'arène lamentable des tranchées, la boucherie néronienne reprendra plus sanglante que jamais, et pareils aux esclaves antiques, on nous tirera de nos cachots pour nous jeter en pâture aux monstres d'acier. Et ce sera au retour du printemps, au renouveau de la terre. Et pourquoi tout ce massacre ? Est-ce la peine de faire attendre la mort si longtemps à tant de milliers de malheureux, après les avoir privés de la vie pendant des mois. Hier, ou avant-hier, au rapport, on a lu des lettres de prisonniers boches. Pourquoi ? Je n'en sais rien, car elles sont les mêmes que les nôtres. La misère, le désespoir de la paix, la monstrueuse stupidité de toutes ces choses, ces malheureux sont comme nous, les Boches ! Ils sont comme nous et le malheur est pareil pour tous.

Il y a des gens qui cependant aiment la boucherie et, l'autre jour, Le Matin publiait avec force détails et éloges les exploits des Bat' d' Af dans une tranchée boche. C'est écœurant. Après tout, d'un journal défenseur des financiers véreux et des garces de la politique, il est tout naturel de prôner des souteneurs et des brutes. Mais quand on songe que ça trouve des lecteurs ailleurs que dans les milieux d'amateurs de guillotine, que peut-on espérer ?

Nous retombons à la brute : je le sens chez les autres, je le sens chez moi ; je deviens indifférent, sans goût, j'erre, je tourne, je ne sais ce que je fais. Et quand un souffle passager vient secouer les cendres, et rallumer la braise, alors je suis si écœuré de tout ce qui m'entoure que j'en suis encore plus malheureux. Je vous embrasse.

ETIENNE